

jamais le tissu du récit et que celui-ci se développe comme une sorte de livre de raison qui note, jour à jour, l'événement sans savoir où il va. En sorte qu'on est pris au charme de la couleur ou aux mailles du récit sans presque s'apercevoir du drame qui silencieusement affleure.

Paul DONCOEUR.

MAX BROD. — Franz Kafka. Traduit de l'allemand par Hélène Zylberberg. Paris, Gallimard, 1945. In-16, 270 pages. Prix : 125 francs.

FRANZ KAFKA. — Journal intime. Introduction et traduction de Pierre Klossowski. Paris, Grasset, 1945. In-16, 320 pages. Prix : 120 francs.

FRANZ KAFKA. — La Colonie pénitentiaire. Nouvelles suivies d'un Journal intime. Traduction et Préface par Jean Starobinski. Paris, Eglhoff, 1945. In-16, 338 pages. Prix : 150 francs.

I. — A qui ne connaîtrait encore Franz Kafka que de nom, les souvenirs de Max Brod, enfin traduits, permettront de s'introduire dans l'œuvre écrite du jeune israélite tchèque que semble avoir frôlé le génie avant qu'il meure, à quarante ans.

Fils de commerçants, écrasé par la personnalité vigoureuse d'un père qui le voudrait semblable à lui, Franz contracte un complexe d'infériorité qui semble avoir tourné au remords diffus. C'est le premier drame.

Un autre sera le duel du bureaucrate que doit être Kafka pour gagner sa vie, avec l'écrivain qui bouge en lui avant de venir au jour.

L' rencontre d'une jeune Berlinoise, F. B..., par les doigts de l'amour dénouera définitivement l'écrivain. Mais le tourment n'est pas fini, car, durant cinq années de fiançailles indéfiniment reprises puis abandonnées, Franz Kafka sera déchiré par la crainte que le mariage ne brise son élan vers l'absolu.

Enfin la tuberculose l'épuisera huit ans avant de l'achever. Durant le terrible hiver 1923, Dora Dymant, qui fut la compagne de ses dernières années, pouvait dire de lui : « Il vit avec une telle intensité qu'il a déjà passé par mille morts dans sa vie. »

De tout cela Max Brod, qui fut pour Franz Kafka non seulement un ami quotidien, mais un sourcier, puisqu'il le força d'abord à écrire puis à éditer, nous parle non seulement d'après ses souvenirs personnels, mais d'après des documents inédits. Il en résulte une image très complexe où le Kafka bon vivant, sportif et naturiste n'est pas sacrifié au grand fabulateur, héritier naturel du peuple des prophètes et créateur de mythes où se décharge son inquiétude métaphysique.

Autant que j'en peux juger, la traduction n'a pas éclairci cette biographie touffue, mais à sa manière ce clair-obscur reste bien dans la note kafkaïenne.

II. — Sans éliminer de fréquentes obscurités, la traduction de M. Klossowski paraît plus heureuse. Elle met à la portée du lecteur français le *Journal intime*, l'*Esquisse d'une Autobiographie*, des

Considérations sur le péché et des *Méditations*. Le tout est précédé d'une préface et d'une introduction où le traducteur nous offre une sobre synthèse qui trouve en peu de pages le moyen d'être subtile. Kafka était-il au stade de la synthèse (d'essence religieuse suivant son interprète) ou, seulement, à celui de l'antithèse, l'ironie, le doute et le désespoir faisant contrepoids, l'on peut en discuter. Mais le travail de M. Klossowski reste de grande valeur. Je crois cependant que le *Journal intime* ne se suffit pas à lui-même et qu'il doit s'encaster entre la biographie de Brod et les œuvres d'imagination de Kafka.

Dans ses notes intimes, Franz Kafka nous apparaît aux prises avec lui-même comme avec le plus dévorant des vautours. Passant de la description de tous les stades de sa digestion à des élévations mystiques qui ont l'envol d'un poème de Tagore, il sait du moins rester toujours fidèle à « l'Indestructible ». Au travers de quelles secousses ! Observateur pointilleux de la réalité extérieure, mais hanté par les rêves et menacé par les spectres, ce grand nerveux entrevoit certains jours la folie comme une issue. En fait, il lui échappe pour rester dans la zone d'un génie curieusement créateur. « Notre art, c'est d'être aveuglé par la vérité : la lumière sur le visage grimaçant qui recule, cela seul est vrai et rien d'autre. » Je devrais multiplier les citations rougeoyantes et fuligineuses. Reposons-nous plutôt, avant de quitter celui qui définissait la littérature comme « une magie qui ne crée pas, mais qui invoque », en l'écoutant égrener les arpèges d'un calme prélude : « Rien qu'un mot. Rien qu'une prière. Rien qu'un mouvement de l'âme. Rien qu'une preuve que tu vis encore et que tu attends. Non, pas de prière, rien qu'un souffle ; pas même un souffle, rien qu'une disponibilité ; pas même une disponibilité, rien qu'une pensée ; pas même une pensée, rien qu'un paisible sommeil. »

III. — Sous un titre qu'il emprunte à l'une des nouvelles reproduites, M. Starobinski nous apporte la traduction de pièces très diverses : quatre années (les dernières) du *Journal intime*, les *Considérations sur le Péché*, la *Lettre à Robert Klopstock*, et enfin une série d'ébauches et de nouvelles relevant toutes de la littérature d'imagination. *Le Pont* n'est qu'une image poussée à bout. *Le Seau à charbon* se présente comme une légende vaporeuse qui s'apparente au « Roi des Aulnes » dans un style très allemand. Avec *le Chasseur Gracchus*, ce mort qui a quitté la vie sans parvenir à quitter la terre et dont la barque continue d'accoster nos ports, nous touchons la zone des mythes sans abandonner le merveilleux. *Les Armes de la ville*, où il s'agit en réalité de la construction de la Tour de Babel, sont à mettre en parallèle avec cette autre construction de *la Muraille de Chine* : de ce dernier texte a été donnée ici même, en juillet 1945 (p. 140, 141), une analyse trop fouillée pour que nous insistions. Reste *le Terrier*, sorte de fable malheureusement inachevée et dont on ne peut présager le dénouement ; les soixante pages qui nous en

restent, étonnantes de virtuosité psychologique, décrivent un misérable rongeur qu'agite une phobie raisonneuse, voire raisonnable ; le « regard » en moins, la terreur de « l'autre » fait songer à Sartre. Enfin, *la Colonie pénitentiaire*, par son étendue et son achèvement, méritait vraiment de donner son titre à tout le volume. De cette étrange nouvelle, qui doit au fini des détails une hallucinante réalité, un lecteur pressé risque de ne voir que l'apparence sadique, alors que, secrètement, s'enveloppe sous ces images cruelles une critique admirative d'une Justice dont on ne sait trop si elle est divine, humaine ou transcendante. Seule la sagesse du roi Salomon, habile à déchiffrer les noires énigmes de la reine de Saba, pourrait nous le dire, car nous sommes ici en plein Orient et ce symbole prêterait à commentaires talmudiques.

Si je n'ai point encore parlé de cette magistrale *Figure de Franz Kafka* que nous a tracée, au seuil du volume, M. Jean Starobinski, c'est qu'avec lui je m'interroge : « Qui peut dire, devant certains récits, où prend fin l'intention symbolique et où commence l'hallucination?... Il y a chez Kafka une porte sur la folie qui ferme mal. »

Jean du Rostu.

Poussin, texte d'André GIDE. Paris, Au Divan. Album in-4 de 116 héliogravures. Prix : 750 francs.

L'album est une merveille. On devine l'influence de la directrice artistique d'*Art et Médecine*, Mme Anna Marsan. Nous n'avions encore aucune grande expression de l'œuvre de Poussin. Les éditeurs, en rassemblant ces documents (44 tableaux et 72 détails à grande échelle), en les faisant graver avec ce luxe, en demandant à André Gide d'en écrire l'Introduction, ont élevé un monument à Poussin, digne de lui. Une biographie, un commentaire, sobre mais pertinent, des tableaux donnent au contemplateur une aide discrète et précieuse. Remarquable évocation de son génie, je doute que nous en soyons conquis. Il semble même que ce rapprochement, cette accumulation d'images fassent éclater ce qui en Poussin nous trouve froids. Je crains que certains, loin d'être charmés, soient écœurés. Cette peinture mythologique eût pu être saisissante, si elle avait réussi à exprimer ce qu'il y a de grand, de troublant dans une certaine mythologie. Il eût fallu en pénétrer le mystère. Or, la mythologie de Poussin est d'une fadeur que l'art n'arrive pas à racheter. Il n'est pas possible d'invoquer la couleur. On sait ce qu'est la couleur de Poussin. Restent la composition et le dessin, par quoi il émine. Mais la monotonie de la grâce jointe, hélas ! à l'artifice du paysage et à l'abondance déclamatoire de la littérature, finissent par rendre difficilement supportables ces savantes constructions. A. Gide, qui professe pour N. Poussin « l'admiration la plus vive » et qui le tient pour « un de ses maîtres »... « *un de ceux qui l'auront le plus et le mieux instruit* », marque justement ce qui nous semble si fâcheux en cette peinture. « Du temps